

# LE VISAGE DU MONDE CHANGE

R. Caillon

**raconter la vie**

*Décharger des camions puis faire la plonge avant de devenir cariste.*

---

J'avais alors 17 ans, plongé dans un désir de vivre plus fort qu'à présent, j'entrais dans le « monde du travail ». En soi le terme me faisait penser à un rite initiatique qui se devait d'être un chemin d'expérience obligatoire pour tous les adultes – en somme, rien d'anormal, juste un terme.

Pour mon premier emploi, je dois décharger les camions en provenance de l'Europe du Nord – cuivre, matériel technique de forage, bref, du lourd et mes 64 kilos vont être mis à rude épreuve.

Philippe, un homme d'une cinquantaine d'années, n'a pas l'air de plaisanter, son bleu de travail ajusté au-dessus des chevilles, et son mégot aux coins des lèvres, il nous donne le ton, à Van et moi. Direction les quais de l'Ourcq, où c'est à peu près toujours l'automne, même si ce n'est pas dû au temps – c'est la perspective des immeubles de la Chambre de Commerce qui démoralisent par leur tristesse. Les ordres sont brefs, il faut tirer les barres de métal empilées à même le sol d'un semi-remorque, les classer selon leur grandeur, par 10, puis y apposer une étiquette de stockage que le cariste utilisera pour les ranger. Les barres sont en quantité impressionnante ; mon collègue, qui lui a l'habitude, me les passe énergiquement. J'accuse le coup, je rattrape chacune d'entre elles avec détermination. Une fois celles-ci posées sur les palettes le cariste arrive, il me regarde, sourit en expédiant d'un ton franc à Philippe, « Eh ben, ta nouvelle recrue c'est Rambo ! » puis en éclatant de rire repart en emportant la palette. Mes 17 ans me font bouillir le sang et je demande à Van : « Mais qui c'est ce con, il se prend pour qui ? » Mon orgueil en a pris un coup, Van reste muet comme une carpe me tendant inlassablement les barres de métal les unes après les autres sans s'arrêter. Le camion est achevé, je vais pouvoir souffler ! Cela est de courte durée, à présent c'est un camion de confection, rouleau de tissus etc. Philippe nous donne le tempo presque comme dans une galère, Van lui semble hors du temps, il ne parle pas, n'affiche aucune expression et se contente de répéter les mêmes mouvements : tirer les rouleaux, passer les rouleaux, mes bras me font mal, je transpire. Philippe stoppe les opérations : « Les gars, il est 10 heures, c'est la pause. »

Je suis le mouvement. La pause tient lieu de défouloir, dans le fond de

l'entrepôt, un monde dans un monde, un lieu que je vais adorer, sans le savoir encore ; un préfabriqué de 20 m<sup>2</sup>, une lampe pendante sur un fil nu, les odeurs mêlées de tabac froid et d'alcool, et sur les chaises, assis comme dans des trônes, Marcel, Gilbert et Pascal. Leurs allures semblent venir d'un temps passé : Marcel est un colosse Polonais proche de la retraite qui habite « les 4000 », fume comme un pompier et boit comme 4, habillé en bleu de travail qu'il recouvre d'une blouse grise toujours ouverte ; Gilbert est un antillais quadragénaire qui ne parle que de sa futur retraite au pays, mais qui de toute évidence commence son mois avec le précédent à rembourser ; et Pascal, chétif, une petite cinquantaine, paumé, constamment embué dans les vapeurs d'alcool. Philippe s'assied, il ne reste plus de siège, les 4 me regardent sans un mot puis Marcel de sa grosse voix lance à l'assemblée « Bon ben va falloir s'faire à lui ! Tu sais boire ? » Sans attendre ma réponse, Marcel sort « un canon de 12 » une bouteille de cote du Rhône, qu'il débouche fièrement en insistant pour que le bruit du bouchon soit le plus fort possible, le sourire large il sort des verres. Philippe me regarde et me dit : « T'es pas obligé de boire un coup, derrière y'a du boulot, et en plus si tu bois, faudra ramener ta boutanche. »

Marcel réplique de suite me donnant des consignes strictes sur les achats à effectuer au cas où, me précisant que pour la bière, tout comme son père qui est mort renversé par un engin de chantier dans les années 60, il ne boit que de la brune, Pelfort uniquement, les autres (je le cite) « c'est de la merde ».

Debout dans ce préfabriqué j'assiste ébahi aux échanges de ces hommes durs et vrais, leur simplicité, leur quotidien, j'écoute avec attention les programmes de chacun pour réformer tel ou tel secteur, les « salauds de patrons » et les souvenirs que Philippe et Marcel ont en commun, eux qui depuis les années 70 travaillent ensemble. Ils ont connu un temps qui comme pour chacun d'entre nous ne sera plus jamais le même. La nostalgie s'étale au fil des verres de vin, les têtes dodelinent, les cigarettes se consomment, l'ambiance est posée.

Van ouvre la porte et désigne l'horloge dans un français très approximatif, les yeux des 4 compères se fixent sur lui, Pascal qui sort de son mutisme le remercie. La porte ouverte, à nouveau l'Ourcq, les camions, l'immeuble de la chambre de commerce, bref presque à comprendre pourquoi ces hommes s'enivrent et fuient tout sauf « hier ».

Maintenant que j'ai fait connaissance avec Marcel, je me permets de lui sourire de temps à autre, lui me regarde comme si je lui avais envoyé un gros mot au visage, je garde pour moi mes élans d'amitié. Camion, toujours et encore, cette fois avec le cariste à l'intérieur de la remorque nous dépotons des colis de marque « ABB ». Swe, le chauffeur suédois, nous apporte des bières, je prends la canette en le remerciant. Van range la bouteille dans sa salopette verte, je l'imite moins adroitement n'ayant qu'un blouson avec des poches bien moins larges. Philippe observe le déchargement, sa clope toujours au bec, il scrute en direction de Marcel qui se dispute avec Pascal. Les noms d'oiseaux fusent, Philippe sourit tout seul, je ne pensais pas qu'il savait sourire, mais d'évidence il se marre presque avec plaisir. Je souris à mon tour, Philippe me dévisage, et m'envoie un : « Tu te fous de moi ? Les colis vont pas se décharger tout seul alors arrête de me zyeuter ! »

J'ai compris, je détourne le regard. Van pour la première fois me lance quelques mots, je ne les comprends pas. « Excuse-moi, mais je n'ai pas entendu, Van. » Je crois comprendre et je lui répète : « Philippe est méchant ? Trop dur ? » Là son visage se fend d'un sourire, j'ai traduit son message. Il en semble presque fier. Poursuivant le dialogue, je lui demande qui il est, d'où il vient, en se débrouillant par signes et avec quelque mots, je saisis qu'il est réfugié. Il est arrivé quelques années auparavant en tant que boat people, il a fui le régime, traversé la mer durant des semaines avant d'être pris en charge par des marins Français. Lui ne voulait pas la France, il avait peur des communistes. Dans son pays, une rumeur disait que les communistes étaient au pouvoir en France ; bref, son eldorado, son rêve : les USA, mais faute au destin c'est bel est bien à Aulnay qu'il avait atterri avec une bande de copains.

Ça me fait plaisir de discuter avec Van, même si je ne comprends pas tout, je me sens intégré à l'équipe. Après le déchargement laborieux du dernier camion, Van me demande de le suivre, je m'exécute et déambule jusqu'au préfabriqué au centre de l'entrepôt ; toujours les odeurs de bistrot, Pascal est là assis, presque tremblant, levant la tête vers Van il lui dit : « Combien t'en as, l'jaune ? ». Van lui donne 3 cannettes de bière laissées en pourboire par les chauffeurs. Pascal lui donne en échange un peu d'argent. Je reste bouche bée, Van lui vend les bières qu'il reçoit en pourboire. Il me regarde et avec des gestes maladroits me désigne la poche de mon blouson : je sors

à mon tour ma bière que Pascal m'arrache presque des mains en ajoutant l'air heureux : « A vous 2, j'aurais plus vite mon compte ». Terminant une des premières canettes, il place une pièce dans ma main en ajoutant dans un rot qu'il est preneur de toutes les sortes de boissons.

Sortant de là avec Van je n'en reviens toujours pas. Ma première journée touche à sa fin, je m'empresse d'aller saluer Philippe et toute la troupe, Van est déjà parti, Philippe me demande si je compte revenir demain. « Bien sûr », lui dis-je ; j'aime bien ce boulot, pas de prise de tête et puis les gens sont sympas alors je serai là demain.

Retour à l'église de Pantin, je passe devant les bars dont les comptoirs sont saturés de blouse bleues, d'ouvriers sans âge, dans les nuages de fumée, je distingue des Philippe, des Marcel, des Pascal, et tant d'autres Gilbert noyant entres deux « mousses » leur quotidien répété, mais cela je ne le comprends pas encore. Mes 17 ans m'offrent une naïveté à toute épreuve. Heureux d'avoir passé le cap de cette première journée je me sens « ouvrier », fier d'avoir côtoyé ces hommes que je trouve drôles, sympas, typiques. Je vois les stations défiler jusqu'à la gare du Nord, le quai gris, les gens qui se croisent sans se voir. Les gens semblent danser dans une hystérie collective. Voie 36, encore 15 minutes, la fatigue commence à m'envahir, il me reste quelques feuilles du Parisien que Marcel m'a « emprunté » pour jouer aux courses. En fait, il a juste oublié que le tour du cahier central servait à s'informer, mais bon ces feuilles suffiront à m'informer sur l'état d'une société à laquelle je ne comprends pas grand-chose, en plus c'est les pages locales du 95 qui me restent : de quoi me contenter en faits divers pour mes 35 minutes de transport. A bord du train gris façon boîte de conserve, mon corps balance, le bruit même de la machine me berce, mes yeux se ferment. Brutalement le flot du monde me réveille, encore une station, je l'ai échappé belle.

Ce trajet, ces gens seront mon quotidien, mon monde durant 5 années, pour un salaire qui suffira en peine à payer mon loyer. L'entreprise sera délocalisée dans un département bien plus lointain. Licencié économique, ma première galère commence. J'alterne alors une période de petits boulots en tous genres, intérimaire, journalier, cela pendant 1 an, avant de me voir proposer une superbe place de plongeur au Club Med – attention l'intitulé peut être trompeur, c'est bien en cuisine qu'est ma place ! Je dessers les tables des gentils organisateurs de retours de destinations paradisiaques et

frotte avec énergie les sols et les tables entre 2 services ; la place me plaît, je n'ai pas d'ego surdimensionné et ma condition de prolétaire, fils de prolétaire, et sous diplômé des quartiers sensibles me conditionne à accepter ce sort, le Smic hôtelier est plus élevé que mes salaires précédents. Presque l'extase pour un petit rien comme moi.

En cuisine, je suis le seul blanc. Quartier Bourse, c'est mon lieu d'emploi, le temps de ma pause je visite les lieux, avec les costumes cravates pressés qui courent sans cesse sur cette place de marché, les belles voitures et les vitrines où s'affichent les cours de l'or et autres métaux précieux qui font de l'homme un esclave. Mes 20 ans auront raison de cette place, jour de colère je fais fi de l'abnégation, j'en suis sûr je vaud mieux, alors je démissionne. Adieu la Bourse, les récits de voyages de belles personnes bronzées, adieu casseroles et sol gras, je suis libre, enfin presque puisque mes charges restent les mêmes !

Le parcours recommence, Assedic, petits boulots, puis un géant du meuble, là le rêve, une rencontre avec une société qui laisse une place de choix à l'humain, je suis préparateur de commande, rien d'exaltant mais là on valorise les compétences des gens. Je suis des formations et deviens cariste, j'ai le sentiment de grandir dans l'échelle sociale. Durant 3 ans je nage dans le bonheur, ma paie et mes heures sup' du week-end end me permettent de passer le permis de conduire, et d'avoir un peu plus de perspectives. J'adore ce travail, mais comme toutes les bonnes choses ont une fin, la politique sociale de l'entreprise se dégrade au fil de l'augmentation de ses bénéfices, les nouveaux embauchés n'ont plus le même salaire que celui auquel j'avais été embauché, apparemment un autre modèle financier prend place. Les conditions de travail se détériorent petit à petit, même si les anciens accèdent facilement à des places de responsables – ce qui sera mon cas. Le droit social n'est plus de mise cependant et le modèle initial vanté et promu par l'entreprise s'altère au fil de l'eau. Résultat de mon incapacité à l'asservissement : je démissionne et rejoins les rangs des chômeurs. Pourtant dans l'air tout va bien, l'actualité est rassurante, j'ai même un petit portefeuille d'actions que j'ai reçues lors de mon départ de l'entreprise par le biais d'un plan épargne entreprise, presque à croire que je suis devenu bourgeois, sans véritablement m'en rendre compte.

Mon dernier statut de responsable m'ouvre alors d'autres portes et pour la première fois de ma vie on me propose des postes plus importants que plongeur, préparateur, manutentionnaire, c'est à ce que l'on dit « la richesse de l'expérience ». J'accumule donc d'autres expériences au sein d'entreprises de toutes sortes, électroménager, électronique, je sillonne l'Île-de-France. Souvent, je pense à ma mère qui a eu pour seule carrière une place d'ouvrière chez Yoplait jusque dans les années 80 ; ce temps est de toute évidence révolu. Aujourd'hui on consomme le travail comme la junk food, mais la nocivité reste la même, oui je suis « libre » je vais d'une société à l'autre, alterne quelques périodes de chômage, mais je prends tous les boulots.

L'air du temps n'est plus du tout à la fête, la crise petit à petit s'installe ; on en débat, on n'y croit pas, des brasiers de contestations s'installent un peu partout. Le visage du monde change, à mon niveau je ressens ces événements avec douleur, beaucoup d'amis se retrouvent sur le carreau et cette fois ce ne sont plus les petits boulots aux SMIC qui sont les plus touchés. Non, les classes moyennes endettées par les années spéculatives de la fin 90 se retrouvent à leurs tour en transhumance, mais nulle part l'herbe n'est plus verte, et ceux qui dans leurs expériences avaient pour parcours la finance ou les assurances se retrouvent à faire le choix de petits boulots pour survivre. Un ami proche se voit même proposer une place en ex Yougoslavie par son employeur du secteur automobile qui délocalise – cela pour 300 € par mois, le paradis.

La crise étant là, le boulot manquant, j'explore la possibilité de m'installer à mon compte, je découvre le périple de la création d'entreprise : que faire, comment faire, quels financements ? J'opte pour le commerce bio, je m'investis corps et âmes dans cette petite entreprise : marchés d'Île de France, petit salons, etc. Je vivote, le côté agréable de cette expérience si elle n'est pas rémunératrice est de laisser une extraordinaire sensation de liberté, et la rencontre au quotidien avec des gens de tous horizons est très enrichissante. Je grandis un peu plus chaque jour en écoutant et en partageant la vie d'inconnus familiers. Je côtoie une forme de misère résignée, les pensions des femmes seules qui n'ont jamais eu d'emplois et qui se retrouvent veuves avec le minimum vieillesse, mais aussi les jeunes étudiants en fin de marché qui vivent à plusieurs et font les « fonds de

cagettes » pour pouvoir manger, ceux encore que j'aurais vus habillés de la même façon été comme hiver, sans compter le lot de sans-papiers travaillant pour 15 € à décharger les camions des commerçants. Quelquefois, oui, les marchés populaires ressemblent à une cour des miracles, mais quelle richesse que cette humanité bouillonnante. L'accélération du temps est proportionnelle à l'âge me semble-t-il ; et depuis ces 10 dernières années à l'exception des nouveautés high tech, il ne m'a pas semblé voir d'amélioration quant à la condition sociale. Je dirais même que celle-ci a régressé. On fait du chômeur un coupable, de l'étranger un danger, de l'argent le roi, et les pouvoirs politiques s'étant succédés n'ont eu d'autre discours que de trouver des coupables et non des solutions. Il est vrai, suite à un constat simple, que chacun peut avoir et se doit presque de posséder un iPhone, une Xbox, des vêtements de marques etc. Mais il n'est rien de plus vrai que la misère sous les façades du « je ».

Après être passé par l'aventure entrepreneuriale, j'ai vécu l'enfer de la grande distribution, étouffé sous le poids du harcèlement, le temps de ma petite vie, les choses ont tant changé. J'ai bientôt 40 ans, j'ai eu 1000 vies, suis-je toujours le même ? J'ai débuté un nouvel emploi voici peu et comme on dit maintenant : « Jusqu'ici, tout va bien ».